



Association « Les Amis de Franz Stock »
Journées du patrimoine 2009

1^{er} colloque Franz Stock

HISTOIRE ET MÉMOIRE

LIEUX ET MODES DE COMMÉMORATION

19 septembre 2009
Chartres

PROGRAMME

1^{er} colloque Franz Stock **LIEUX ET MODES DE COMMÉMORATION**

« L'émergence d'une mémoire franco-allemande »

Étienne François

Professeur émérite à l'université de Paris-Sorbonne et à l'Université libre de Paris-Berlin.

Comment peut-on, à partir d'indicateurs multiples, discerner l'émergence d'une mémoire franco-allemande, qui est plus et autre que la somme des mémoires française et allemande? Quelle est la place que jouent, dans cette émergence d'une mémoire spécifique, les deux guerres (et plus spécialement la seconde), dans leur facticité, comme dans le regard que de part et d'autre on porte sur elles? En quoi, enfin, l'émergence d'une mémoire franco-allemande a partie liée avec des lieux et des modes de commémoration qui lui sont propres, qu'elle contribue à susciter et qui, à l'inverse, tirent leur sens d'elle.

« Renouer le fil du temps »

Jean-Pierre Rioux

Directeur de recherche honoraire au CNRS (Histoire d'histoire du Temps Présent), inspecteur général honoraire de l'Éducation nationale, Directeur de « Vingtième siècle, Revue d'histoire ».

L'analyse en premier lieu du dérèglement de nos horloges de la temporalité ("présentisme") et du "désenchantement du monde" qui rendent si difficiles aujourd'hui la pratique de l'art d'hériter - et bloquent les processus de transmission et d'éducation, conduira, dans un deuxième temps, à montrer comment "histoire", "mémoire" et "patrimoine" devraient être mobilisés conjointement, sur des actions concrètes - comme celle du Séminaire des Barbelés à Chartres.

« Faire mémoire : la condition d'une histoire vivante »

Jean-Paul Deremble

Maître de conférence à l'université de Lille III

L'acte de mémoire institue l'actualité d'un événement historique dans la durée. Sans la mémoire, le fait d'histoire reste ponctuel ou tombe dans l'oubli. Le processus de mémoire est complexe, il s'appuie sur les enquêtes scientifiques, mais il suppose aussi sa mise en récit et la répétition régulière de sa célébration. "Faire mémoire" est l'acte par lequel une personne ou un ensemble de personnes accède à la conscience d'une histoire en devenir, une conscience d'engagement dans l'histoire pour maintenir vive une réalité fondatrice de chaque instant.

Depuis l'époque où vivait Franz Stock, les relations entre la France et l'Allemagne ont été transformées d'une manière si profonde et radicale, qu'elle eût été proprement impensable et unimaginable, il y a soixante-dix ans de cela. Les années 1870-1945 avaient été marquées par trois guerres, des

millions de victimes, une véritable « rupture de civilisation » (Dan Diner), des déchirements, des haines et des destructions sans nombre qui avaient marqué des générations de Français et d'Allemands au plus profond d'eux-mêmes. Les 65 ans qui sont derrière nous sont à l'inverse marqués, non seulement par la paix, mais plus encore par la réconciliation réussie entre les deux pays, par l'instauration entre eux d'un partenariat sans exemple ailleurs, par une imbrication des deux sociétés l'une dans l'autre à tous les niveaux et par une dynamique de convergence des deux « voisins de part et d'autre du Rhin » (H. Kaelble) qui fait un singulier contraste avec la dissociation de la période précédente.

Le partenariat entre la France et l'Allemagne repose sur un substrat d'expériences partagées et de mémoires communes. Et c'est cela qui lui donne sa solidité, en dépit des innombrables frictions qui, comme dans toute relation où jouent aussi des intérêts, sont le quotidien de la relation entre nos deux pays. D'où l'importance des gestes symboliques qui, à intervalles réguliers, viennent rappeler que les liens entre nos deux pays ne se réduisent ni à la politique, ni à l'économie, qu'il s'agisse du général de Gaulle et du chancelier Adenauer, réunis ensemble pour une grand-messe de réconciliation dans la cathédrale de Reims en juillet 1962, ou de la célébration commune du 11 novembre 2009 par Nicolas Sarkozy et Angela Merkel.

Cependant, la France, comme bien d'autres vieux pays, bousculée par un monde nouveau qu'elle lit mal, prise en tenaille entre un présent qu'elle croit sans héritage et un avenir qu'elle ne distingue plus, est menacée de voir périlcliter sa mémoire commune.

La société peine à admettre qu'elle est héritière. Nous vivons sous une « dictature du court terme » qui n'a que faire d'une mémoire commune, une dictature de la fluidité sociale et de la pluralité culturelle qui emporte chaque être séparément, sans lien apparent ni hérité avec les autres ; une dictature de l'apparence et de l'immédiat en continu qui à l'évidence a du mal à construire et nourrir la relation de chacun à autrui. D'où l'énorme enjeu éducatif.

C'est à nous d'œuvrer, partout où nous pouvons et où nous en sentons l'ardente obligation. C'est très exactement ce que nous faisons aujourd'hui, ici même, escortés par Charles Péguy, Jean Moulin et l'abbé Franz Stock. Pour inscrire dans des lieux, dans des créations humaines un tissage, une texture temporels.

Deutsche Übersetzung der Zusammenfassung

Seit der Zeit in der Franz Stock gelebt hat haben sich die deutsch-französischen Beziehungen gründlich und grundsätzlich verändert, wie niemand vor siebzig Jahren es sich hätte vorstellen und ausdenken können. Drei Kriege, Millionen Opfer, ein echter « Zivilisationsbruch » (Dan Diner) hatten die Zeitspanne 1870-1945 geprägt. Spaltungen, Feindlichkeiten, und zahlreiche Zerstörungen hatten in mehreren Generationen von Franzosen und Deutschen tiefe Spuren hinterlassen. Ganz im Gegensatz sind die zurückgelegten 65 Jahren nicht nur vom Frieden sondern auch von der zwischen den beiden Ländern erfolgreichen Versöhnung gekennzeichnet. Dank der Einleitung einer beispiellosen Partnerschaft, dank einer Verflechtung der beiden Gesellschaften auf jedem Niveau, und dank einer Übereinstimmungsdynamik der beiden « Nachbarn am Rhein » » (H. Kaelble), was einen einzigartigen Gegensatz zu den vorigen Jahrzehnten darstellt.

Die Partnerschaft zwischen Deutschland und Frankreich beruht auf einer Grundlage von gemeinsamen Erfahrungen und Erinnerungen. Jene unterstützen deren Festigkeit, trotz der zahlreichen Reibereien, die zum täglichen Leben unserer beiden Ländern gehören, wie immer wenn Interessen auf dem Spiel stehen.

Daher werden symbolische Gesten besonders relevant, wenn sie in regelmässigen Abständen in Erinnerung rufen, dass die Verbindungen zwischen unseren beiden Ländern sich weder nur auf die Politik noch auf die Wirtschaft beschränken. Erinnern wir an den Kanzler Adenauer und den General de Gaulle, die der Versöhnungsmesse im Juli 1962 in Reims gemeinsam beiwohnten, aber auch Angela Merkel und Nicolas Sarkozy bei den Feierlichkeiten am 11. November 2009.

Jedoch wird Frankreichs gemeinsames Gedenken bedroht. In einer Zeit nämlich wo es, wie manches alte Land, von der neuen Welt umgestossen wird, die es nur mit Schwierigkeiten erkennt, und wo es sich von einer Gegenwart und einer Zukunft gefesselt fühlt. , die erste als erbschaftlos, und die andere als nicht mehr erkennbar ansieht.

Mit grossen Schwierigkeiten nimmt die Gesellschaft an, dass sie Erbin ist. Wir leben unter einer Diktatur der « Kurzfrist », die sich darum nicht im geringsten schert. Einer Diktatur der sozialen Fluktuation und der kulturellen Pluralität, die jedes Wesen in die Einsamkeit treibt. Ohne weder sichtbare noch vererbte Verbindung. Unter einer Diktatur des Aussehens und des endlos Unmittelbaren, was die Beziehung untereinander ganz offensichtlich nur mit den äussersten Schwierigkeiten aufbauen und ernähren kann. Daher die grosse Bedeutung der Erziehung und der Bildung.

« Vers l'émergence d'une mémoire franco-allemande »

Etienne François

Depuis l'époque où vivait Franz Stock, les relations entre la France et l'Allemagne, les Français et les Allemands ont été transformées d'une manière si profonde et radicale, qu'elle eût été proprement impensable et inimaginable, il y a soixante-dix ans de cela.

Soixante-cinq ans nous séparent de la fin de la Seconde Guerre Mondiale, soit une durée à peu près équivalente à celle qui s'est écoulée entre le début de la guerre de 1870 et la fin de la Seconde Guerre (75 ans). Les années 1870-1945 avaient été marquées par trois guerres, des millions de victimes, une véritable « rupture de civilisation » (Dan Diner), des déchirements, des haines et des destructions sans nombre qui avaient marqué des générations de Français et d'Allemands au plus profond d'eux-mêmes. Les 65 ans qui sont derrière nous sont à l'inverse marqués, non seulement par la paix, mais plus encore par la réconciliation réussie entre les deux pays, par l'instauration entre eux d'un partenariat sans exemple ailleurs, par une imbrication des deux sociétés l'une dans l'autre à tous les niveaux et par une dynamique de convergence des deux « voisins de part et d'autre du Rhin » (H. Kaelble) qui fait un singulier contraste avec la dissociation de la période précédente.

Ce bouleversement, dont on a souvent peine à prendre la mesure, tant il est passé dans les mœurs et est devenu évident, sinon banal, n'a pas été sans conséquences sur le regard que Français et Allemands portent sur leur

passé, sur le passé de leur voisin, mais aussi sur leur passé commun et plus généralement le passé de l'Europe

1 - La mutation en profondeur du regard jeté sur le passé commun

La conséquence première en a été une mutation en profondeur de notre perception de l'histoire. L'intensification de la dynamique de réconciliation et de partenariat a débouché, en effet, sur une attention plus grande portée à l'histoire du voisin comme à l'histoire des relations entre les deux pays. Favorisée par la création d'institutions de recherche historique spécialisées implantées de part et d'autre (Institut Historique Allemand, Centre Allemand d'Histoire de l'Art à Paris, Institut Français d'Histoire en Allemagne et Centre Marc Bloch à Francfort et Berlin), cette mutation s'est traduite par l'essor des études comparatives (dans la suite des recommandations formulées dès 19238 par Marc Bloch) ainsi que le développement d'une nouvelle approche, l'approche des « transferts culturels » (Michel Espagne/Michael Werner) centrée sur l'étude des phénomènes de circulation et d'interaction, d'emprunts et d'appropriation.

Ce nouveau regard n'a pas diminué l'attention portée aux conflits et aux guerres, tant s'en faut. Mais il a, grâce aussi à l'étroit travail mené en commun par les historiens des deux pays, permis de porter un regard commun sur ce passé conflictuel. Le livre « écrit à quatre mains » par les deux meilleurs connaisseurs de la Première Guerre dans un pays et dans l'autre, Jean-Jacques Becker du côté français, et Gerd Krumeich du côté allemand, qui est paru en 2008 sous le titre « Une histoire franco-allemande de la Grande Guerre » en est une parfaite illustration. Et de fait, il n'y a plus aujourd'hui de divergences d'interprétation sur les trois guerres entre historiens français et historiens allemands. Non que tout ait été tiré au clair et soit définitivement acquis, la recherche historique étant faite de remises en questions permanentes. Mais lorsque de nouvelles interrogations émergent et font débat, les clivages ne se font plus selon l'appartenance nationale, mais en fonction des choix historiographiques et méthodologiques. Un des résultats les plus nets du nouveau regard porté sur le passé a été de permettre de mieux se rendre compte à quel point nos héritages sont marqués par la référence au voisin.

Quelques exemples aideront à concrétiser cela. Le premier est celui de l'importance déterminante jouée par la référence à la culture allemande dans l'histoire culturelle artistique de la France au XIXe siècle – donc à une époque marquée, en matière politique, par la montée des confrontations entre les deux pays. Cela vaut pour l'histoire et l'évolution de la philosophie en France depuis le début du XIXe siècle – depuis la réception de la

philosophie de Kant grâce entre autres à Victor Cousin (ministre de l'Instruction Publique sous la Monarchie de Juillet), en passant par l'influence exercée par tous les grands philosophes allemands (Hegel, Marx, Nietzsche, Husserl Heidegger), et jusqu'à la formation de la pensée de Jean-Paul Sartre ou de Michel Foucault.

La même observation peut être faite dans le domaine musical, depuis le voyage de Berlioz à Weimar, la venue en France de Giacomo Meyerbeer (né à Berlin) et de Jacques Offenbach (né à Cologne), l'influence déterminante exercée par Wagner et le wagnérisme sur pratiquement tous les musiciens français de la seconde moitié du XIXe siècle (en dépit des préjugés anti-français marqués de Wagner), jusqu'à Pierre Boulez dont on sait à quel point il a été marqué par le dodécaphonisme de Schoenberg et dont les premières œuvres sont inséparables du festival de musique contemporaine de Donaueschingen.

Il suffit, au reste, de faire preuve d'un minimum d'attention pour retrouver au cœur même de la topographie de toutes nos villes la présence de l'Allemagne, de sa culture et de son histoire.

A Paris, à côté des rues qui font référence à des villes allemandes (avenue d'Iéna, rue d'Ulm etc.), on peut évoquer les deux gares du Nord et de l'Est construites par l'architecte berlinois Wallot (l'architecte du Reichstag de Berlin) et plus encore les innombrables monuments gardant la mémoire des guerres entre France et Allemagne (Arc de triomphe du Carrousel, Arc de Triomphe de l'Etoile et tombeau du soldat inconnu, mémorial de la déportation etc.). Il en va de même pour Berlin avec la « Französische Strasse » et le « Französischer Dom » qui gardent le souvenir des protestants français venus chercher refuge en Prusse après la révocation de l'Edit de Nantes (1685), la porte de Brandebourg qui rappelle le retour à Berlin du quadrigue emporté à Paris par les troupes de Napoléon, le « Pariser Platz » qui commémore l'entrée des troupes prussiennes à Paris en 1814 et en 1815, la colonne de la victoire qui célèbre la victoire de 1871, mais aussi les réalisations des architectes français (Jean Nouvel, Dominique Perrault, Christian de Portzamparc) dans la reconstruction de la nouvelle capitale de l'Allemagne réunifié

2- Un changement d'attitude à l'égard de ce passé commun

La mutation en profondeur du regard jeté sur le passé a eu pour conséquence un changement d'attitude à l'égard de ce même passé ; Progressivement le passé du voisin a été perçu comme faisant partie intégrante du passé de chacun des deux pays, ce qui l'a promu au rang d'un héritage méritant d'être approprié. Cette appropriation a été encouragée et promue par une grande variété d'institutions immergées dans les deux sociétés ou faisant le lien entre elles, et dont on ne saurait assez souligner les mérites.

Par-delà les institutions de recherche précédemment évoquées, je songe en la matière au vaste réseau d'instituts culturels implantés de part et d'autres du Rhin (instituts Goethe en France, instituts culturels français en Allemagne), aux lycées franco-allemands, aux sections européennes des lycées français et des Gymnasien allemands, à l'Université Franco-Allemande avec ses cursus intégrés, aux co-tutelles de thèse en nombre croissant, aux journalistes français et allemands travaillant dans le pays partenaire, à l'Office Franco-Allemand de la Jeunesse (OFAJ) qui a permis depuis sa création en 1963 à sept millions de jeunes des deux pays de découvrir le pays voisin, à la chaîne télévisée ARTE – soit un dispositif extraordinairement dense et diversifié qui a formé des générations de Français et d'Allemands pour qui l'histoire, la culture et le présent du pays voisin ne sont plus l'étranger.

Dans le même ordre d'idées, on peut évoquer es expositions qui ont été organisées durant les années passées et montrées successivement dans les deux pays pour mieux faire connaître aux Français et aux Allemands à quel point leurs histoires sont imbriquées et ne peuvent se comprendre qu'au miroir l'une de l'autre. Il y a une dizaine d'années de cela, Français et Allemands ont ainsi monté ensemble une exposition passionnante et d'une incroyable richesse sur les relations culturelles et artistiques entre les deux pays de l'époque de la Révolution Française à la guerre de 1870. Présentée à Berlin d'abord, sous le titre « Marianne et Germania », puis à Paris au Grand Palais, cette exposition a permis à un vaste public de constater que si le XIXe siècle a été un siècle de tensions croissantes entre les deux pays, placé sous le signe de l'« hostilité héréditaire », il fut aussi – et sans la moindre contradiction un siècle d'échanges et d'influences réciproques aussi riches que diversifiées, dans tous les domaines. La même expérience a été renouvelée cette année avec une exposition, elle aussi conçue et réalisée en commun, sur la place des étrangers et le regard porté sur eux dans les sociétés française et allemande de 1870 à nos jours, exposition d'abord présentée sous le titre « A chacun ses étrangers » à la Cité d'histoire de l'immigration à Paris, puis sous le titre « Fremde ? Bilder von den 'Anderen' in Frankreich und Deutschland seit 1871 » au Musée Historique Allemand de Berlin.

Le lancement en 2003, à l'occasion du quarantième anniversaire du traité de l'Élysée, d'un projet de manuel franco-allemand d'histoire va dans le même sens. Ce projet sans équivalent ailleurs dans le monde et qui de ce fait représente, tant du point de vue pédagogique que du point de vue civique et politique, un réel saut qualitatif, a pour ambition de mettre à la disposition des lycéens français et allemands du second cycle, et de leurs enseignants d'histoire, un manuel correspondant autant que faire se peut, aux programmes en vigueur dans les deux pays, tout en leur permettant de se familiariser avec l'histoire du voisin et de jeter sur le passé des deux pays un regard croisé et européen. Le premier volume, consacré à l'après 1945, a paru en 2006 ; le second, qui traite des années 1815 à 1945, a paru en 2008 ; le troisième qui ira de l'Antiquité à l'ère napoléonienne, est en cours de confection. L'écho rencontré par cette initiative dans l'opinion publique a été grand ; l'attitude des enseignants paraît pour l'instant plus réservée (les lycées qui utilisent ces manuels sont minoritaires), mais l'impact indirect de ces manuels ne saurait être sous-évalué : nombre d'enseignants des deux pays s'en servent pour enrichir leur enseignement et lui conférer une dimension plus européennes ; Polonais et Allemands, Tchèques et Allemands, ont emboîté le pas et travaillent de leur côté à d'autres manuels communs d'histoire. En Asie du Sud-Est, enfin, région du monde dans laquelle les conflits de mémoire et d'interprétation du passé affectent les relations entre Japon, Corée et Chine, l'initiative franco-allemande est suivie avec attention et intérêt comme un exemple, sinon un modèle.

Depuis une quinzaine d'années, enfin, on voit se multiplier dans les deux pays les initiatives émanant de la société civile visant à mieux prendre en compte et à mettre en valeur la part allemande du patrimoine français et la part française du patrimoine allemand. Initiatives d'autant plus intéressantes à observer, qu'elles émanent le plus souvent de la province et que loin de faire l'impasse sur les dimensions douloureuses et tragiques de l'histoire des deux pays, elles les abordent de front, tout en montrant qu'elles ne sont qu'une étape dans une histoire commune qui les transcende. A titre d'exemple, je me contente d'évoquer dans la France méridionale la remise en état du camp des Milles, près d'Aix-en-Provence, où furent internés à partir de la déclaration de guerre de 1939, de très nombreux Allemands et Autrichiens venus chercher refuge en France après la prise du pouvoir par les nazis et l'« Anschluss », le monument érigé à Port-Bou sur le lieu du suicide de l'écrivain et sociologue allemand Walter Benjamin, après l'échec de sa tentative pour trouver refuge en Espagne – et dans la France de l'Est l'édification dans le village de Housseras, dans les Vosges, d'un centre à la mémoire de l'écrivain Alfred Döblin (l'auteur de « Berlin Alexanderplatz ») venu se réfugier en France après 1933, ainsi que l'initiative prise par la ville de Metz de faire inscrire au patrimoine de l'Unesco le quartier de la gare

comme exemple type de l'architecture et de l'urbanisme allemands du début du XXe siècle.

3 - L'émergence d'une mémoire collective franco-allemande

L'émergence d'une mémoire collective franco-allemande qui soit plus et autre qu'une simple addition des mémoires française et allemande, est à bien des égards une des résultantes des dynamiques précédemment évoquées.

Cette mémoire s'est affirmée durant les dernières décennies. Loin cependant de remonter à l'après-guerre, elle s'enracine dans un terreau plus profond, celui des conflits, mais aussi des échanges et rencontres de l'entre-deux-guerres et de la guerre dont Franz Stock fut un des acteurs. On la voit par exemple dans le merveilleux film de Jean Renoir « La Grande Illusion », film de 1938, porté par l'espoir, mais hélas aussi les illusions du pacifisme : ce film en effet montre d'un côté la reconnaissance réciproque, par delà l'hostilité due à la guerre, des deux officiers représentant l'ancienne société, le capitaine de Boieldieu d'un côté (joué par Pierre Fresnay) et le Rittmeister von Rauffenstein (joué par Erich von Stroheim), et de l'autre la relation amoureuse entre le lieutenant Maréchal (joué par Jean Gabin) et la jeune veuve de la Forêt Noire dont le mari a été tué à Verdun et qui cache les prisonniers évadés. Cette mémoire s'est construite, ensuite, dans les expériences de la seconde Guerre Mondiale, avant tout chez les résistants, qu'il s'agisse des résistants français combattant côte à côte dans les maquis avec des antifascistes allemands, des résistants emprisonnés faisant l'expérience de l'humanité de certains Allemands (à commencer par celle de Franz Stock), des déportés se retrouvant en camp de concentration avec des opposants allemands au nazisme solidaires de leur combat – tels Joseph Rován à Dachau ou Jorge Semprun à Buchenwald.

Dès la guerre terminée, elle s'est renforcée grâce à tous les médiateurs culturels et politiques qui dans les deux pays ont travaillé de concert à relever le défi de la réconciliation pour faire en sorte, comme l'écrivait Joseph Rován dans un article de 1945 qui a fait date, que nous ayons « l'Allemagne de nos mérites ». Elle a été construite par tous ceux qui ont œuvré à la connaissance et à la reconnaissance réciproque, Allemands devenus Français comme Joseph Rován, Alfred Grosser ou Georges-Arthur Goldschmidt, Français de culture allemande comme Robert Schumann, Robert Minder ou Stéphane Hessel, Allemands de culture française comme Carlo Schmid, Rudolf von Thadden ou Gesine Schwan, artistes vivant et créant dans le pays voisin, comme Paul Celan, Pierre Boulez ou Anselm

Kiefer, journalistes et publicistes s'efforçant de faire découvrir à leurs concitoyens la complexité et la richesse de la culture du pays voisin, etc.

Elle est surtout la résultante des expériences faites par des centaines de milliers de Français et d'Allemands sur plusieurs générations, de ceux qui ont profité des programmes d'échange et de rencontres de l'OFAJ, de ceux qui ont mis sur pied et fait vivre les innombrables jumelages entre villes françaises et villes allemandes, des frontaliers travaillant dans des entreprises du pays voisins, des ouvriers, ingénieurs et cadres travaillant dans des entreprises bi- ou multinationales et amenés de ce fait à faire des séjours dans le pays voisin, des fonctionnaires d'échange ayant travaillé parfois pendant plusieurs années dans des administrations ou des institutions du pays voisin, des fonctionnaires ayant pris l'habitude de se rencontrer régulièrement et de concerter leurs initiatives dans le cadre du Traité de l'Élysée, des dizaines de milliers d'unions franco-allemandes conclues depuis un bon demi-siècle (entre 1963 et 1991, on n'en pas compté moins de 55.000) et plus encore de leurs enfants nés et grandis avec une identité franco-allemande et européenne, et pour qui la double culture est une seconde nature.

* * *

C'est sur tel substrat d'expériences partagées et de mémoires communes que repose le partenariat entre nos deux pays. Et c'est cela aussi qui lui donne sa solidité, en dépit des innombrables frictions qui, comme dans toute relation où jouent aussi des intérêts, sont le quotidien de la relation entre France et Allemagne. D'où l'importance des gestes symboliques qui, à intervalles réguliers, viennent rappeler que les liens entre nos deux pays ne se réduisent ni à la politique, ni à l'économie, qu'il s'agisse du général de Gaulle et du chancelier Adenauer, réunis ensemble pour une grand-messe de réconciliation dans la cathédrale de Reims en juillet 1962, ou de la célébration commune du 11 novembre 2009 par Nicolas Sarkozy et Angela Merkel. Certes, depuis la chute du mur de Berlin, la réunification allemande et l'élargissement européen, le partenariat franco-allemand peine à trouver un second souffle et trop souvent il s'est révélé davantage un frein qu'un moteur de la construction européenne. Mais le capital d'expériences et la richesse mémorielle qui le fondent sont trop précieux pour qu'on les laisse se dilapider et perdre confiance en l'avenir.

« Il faudra renouer le fil du temps »

Jean Pierre Rioux

La France - comme bien d'autres vieux pays, bien sûr - , bousculée par un monde nouveau qu'elle lit mal, prise en tenaille entre un présent qu'elle croit sans héritage et un avenir qu'elle ne distingue plus, est menacée de voir périr sa mémoire commune, la mémoire partagée, la mémoire comme solidarité, la mémoire selon Ernest Renan¹, celle qui « fait mémoire », celle qui retrouve ses manches, la vaillante qui entreprend le « travail de mémoire » salué par Paul Ricoeur après Charles Péguy. En l'état, aujourd'hui, la voici toute frémissante d'identités en souffrance, de conflits inapaisés, parsemée de lieux de désolation qui veulent tant devenir des lieux d'espoir, zébrée de différences antagonistes, tiraillée entre des communautés erratiques, centrifuges et pourtant ferventes. Elle est tout cela, sans dire assez fortement « Nous d'abord, tous ensemble »² ; sans

¹ En 1882, dans le texte resté célèbre d'une conférence en Sorbonne : « *Une nation est une âme, un principe spirituel. Deux choses qui, à vrai dire, n'en font qu'une, constituent cette âme, ce principe spirituel. L'une est dans le passé, l'autre dans le présent. L'une est la possession en commun d'un riche legs de souvenirs ; l'autre est le consentement actuel, le désir de vivre ensemble, la volonté de continuer à faire valoir l'héritage qu'on a reçu indivis. (...) Une nation est donc une grande solidarité, constituée par le sentiment des sacrifices qu'on a faits et de ceux qu'on est disposé à faire encore. Elle suppose un passé ; elle se résume pourtant dans le présent par un fait tangible : le consentement, le désir clairement exprimé de continuer la vie commune. »*

² Voir le dernier en date des efforts en ce sens : *Questions mémorielles. Rassembler la nation autour d'une mémoire partagée. Rapport de la mission parlementaire d'information*, présenté

assez entendre, surtout, le cri d'angoisse de Péguy : « *Resterons-nous toujours ce peuple inconcerté ?* ».

1 - Quelques signes cliniques

Le bilan de santé de la Nation-mémoire, vous le savez, n'a rien d'encourageant et Pierre Nora l'a signalé très précocement. Et il nous faut donc considérer avec une extrême attention civique la multiplication des signes cliniques, le cortège des pertes et des manques observés depuis trente ans. En voici quelques-uns :

- D'abord, sachons bien que nous n'irons plus au bois. Nos derniers conteurs de l'ordre éternel des champs, de l'atelier ou de l'usine, nos chevaux d'orgueil et nos mères Denis sont morts fièrement, mais leur disparition n'a pas été compensée par le culte des « racines ». Nous savons que nous n'irons plus au bois, que le lien rural s'est dénoué et que, malgré la force de la « rurbanité », la proximité et l'identité tant chantées aujourd'hui n'auront plus beaucoup de force et de couleur champêtres. Et que la ruralité, comme l'indique l'intitulé du nouveau ministère qui vient d'être créé, ne peut plus être qu'un mixte d'« espace rural » et d'« aménagement du territoire », divers et vivant nous dit-on mais sans qu'on songe à référer au passé pour expliquer la permanence d'une diversité et d'une vitalité (et d'abord démographique, à la différence de l'Allemagne).

- Ensuite : la force nourricière et transmissible du patrimoine est en passe d'être dispersée à tous les vents, par usage immodéré et donc déliquescence du concept : d'abord spectacle ou « animation », le patrimoine tient du neuroleptique, du violon d'Ingres ou du procédé pédagogique de « l'éveil », mais il n'a plus guère à voir avec un héritage et une transmission : aussi matériel qu'immatériel, monumental ou numérique, industriel ou verbal, et depuis 2006 « culturel immatériel » aussi (une « récréation en continu par une communauté », sans forme ni lieu fixe, exclusivement oral et festif, disait sa définition UNESCO en 2003). Infiniment déclinable et appropriable, émietté autant que disputé, il n'est plus, comme l'a dit Pierre Nora, que « *le témoin visible d'un passé devenu lui-même invisible* » ; il n'est plus guère, malgré le succès mérité des Journées nationales puis européennes du patrimoine, ce « *fil d'Ariane qui unit le présent, le passé et l'avenir de notre société et qui lui permet d'échapper à l'angoisse et à la stérilité* » que saluait Jean-Philippe Lecat en lançant l'Année du Patrimoine en 1980.

- Remarquons aussi que la veine commémorative s'épuise. Le « grand Charles » de Gaulle a défraîchi tous les héros, on a égaré le vase de Soissons,

les « lieux de mémoire » intéressent plus que les érudits locaux, le troisième âge et les voyageurs. Nous sortons de l'appel du héros pour entrer dans les classements périodiques du *JDD* sur critère furieusement « pipeux » et médiatiques, de Marie-Antoinette à l'abbé Pierre puis Zidane ou Noah ; nous sommes sortis de l'admiration pour entrer dans l'incrimination des gloires nationales trop labellisées.

- Remarquons encore qu'Ernest Lavisse, Vidal de la Blache et Bruno sont trois fois morts et enterrés³. Le bulletin scolaire et le passeport culturel de la notion d' « Histoire de France », c'est un peu « travaille beaucoup, résultats moyens ». Fait-on encore un « récit des origines » qui proposerait à la fois une réconciliation et une novation ? Et comment y mêle-t-on affûtage de l'esprit critique et souci de transmission ?⁴ Comment accueillons-nous, par exemple, l'initiative présidentielle d'avoir à réfléchir au lancement d'une maison, ou d'un musée, de l'Histoire de France ?

- Ne croyons pas non plus que seule la mémoire avec tambours, trompettes et croix d'honneur aurait eu des vapeurs : celle, plus civile et plus partisane, des affrontements idéologiques et des luttes sociales et politiques est carrément tombée en pâmoison : où êtes-vous, par exemple, mémoire ouvrière ? Qu'a célébré le Parti socialiste en 2005 à l'occasion de son centenaire ? Pourquoi ce silence officiel français en 2009, pour l'anniversaire de la chute du Mur de Berlin, sur la mémoire française, européenne et mondiale du communisme ?

- Enfin, admettons qu'il peut y avoir encore plus alarmant. Ces pertes d'intensité et de substance dans tous ces domaines où s'entretenait et se fortifiait habituellement une mémoire nationale, avaient déjà trop alanguiné la nôtre pour qu'elle puisse endiguer les vagues inouïes de violence et de désunion qui sont venues la battre et bientôt l'ébranler. Les crimes et les malheurs de la Seconde Guerre mondiale ont forgé l'ardente obligation d'un « plus jamais ça ! ». Le « devoir de mémoire » né dans les camps a-t-il assez aidé depuis 1945 à prévenir le crime et à renouer avec l'espérance ? Suffit-il de couvrir la France, l'Europe et le monde de « mémoriaux », de stèles en tous genres et de plaques commémoratives ?

Bref, nous voici en train d'apostropher un passé trop souvent tenu pour inhumain, soupçonné de véhiculer un mal héréditaire et transmissible, de nous immobiliser dans le malheur à répétition. Tant et si bien que le règne du présent a pu s'installer, et que notre passé délié, déstructuré, passible de souvenirs autrement plus hétérogènes, apostrophé dans une

³ C'est pourquoi j'ai voulu les rééditer : voir *Tableaux de la France. Michelet, Duruy, Vidal de la Blache, Bruno*, présentés par Jean-Pierre Rioux, Omnibus, 2007.

⁴ Voir Jean-Pierre Rioux, « Vivacité du récit français des origines », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 76, octobre-décembre 2002 ; Jean-Pierre Rioux, *La France perd la mémoire*, Perrin, 2006 ; Jean-Pierre Rioux dir., *Nos embarras de mémoire. La France en souffrance*, Lavauzelle, 2008.

concurrence active de ses victimes, a été soit abandonné, soit dénié, soit mis à l'étalage et aux enchères. Bref, nous entrons en déshérence temporelle.

2 - La déshérence temporelle

Comment, dès lors, l'homme contemporain va-t-il laisser subsister ou renaître en lui ce « principe de succession » qui le forcera à penser de nouveau le monde, à remettre en route le moteur du temps, à renouer le fil du temps, à « transmettre pour innover » (je reprends là le sous-titre de la belle revue de Régis Debray, *Medium*, qui traite si bien de tous ces sujets) ? Comment allons-nous retrouver l'homme perspectif, celui de l'intentionnalité, celui des Révélations et des Renaissances ? Rappelons-nous saint Augustin qui chercha à rendre commensurable le temps de la Révélation avec le temps de l'homme, à inscrire le parcours de l'humanité dans une temporalité consciente ; Alberti en 1435, qui ouvrit la fenêtre en inventant l'art de la perspective ; Hegel et son « historicisation » du devenir humain, qui fit admettre que « l'Histoire surplombe le sens du monde, enveloppe la réalité et oriente la vie » ; Benjamin Constant nous assurant « *qu'il existe dans la nature humaine une disposition qui lui donne perpétuellement la force d'immoler le présent à l'avenir* » ! Et Tocqueville, dans la formule célèbre de sa *Démocratie en Amérique* : « *Quand le passé n'éclaire plus l'avenir, l'esprit marche dans les ténèbres* ». Telle fut pourtant de siècle en siècle la grande règle de vie collective, familiale et personnelle, celle de la concordance des temps : faute de se situer dans le passé et de se projeter dans l'avenir une société est inintelligible, s'enferme dans son opacité, s'immobilise. Or il lui faut s'enchanter sans répit, se gorger de promesses et d'envies pour reverdir car, disait La Tour du Pin, « *tous les pays qui n'ont plus de légendes seront condamnés à mourir de froid* ».

Mais, pour ce faire, voyons-nous bien ce qui travaille et disloque les sociétés postmodernes en crise ? D'un mot : reconnaissons-nous la fracture temporelle, celle qui brise la chaîne du devenir, qui laisse libre cours au présent, qui ignore ou récuse l'avenir comme l'au-delà et qui, du coup, instrumentalise à tout hasard ou dénie à tout va le passé, l'histoire et la mémoire des êtres, des groupes sociaux et de la nation ? Et, du même coup, reconnaissons-nous encore une autorité du temps⁵ ?

C'est qu'en effet, dans un monde malaxé par les médias et fasciné par l'image de lui-même qu'ils lui renvoient, le désordre du temps est devenu très visible et a été intériorisé par nombre d'entre nous, d'une génération l'autre et d'abord, banalement, chez les plus jeunes. Voici un temps sans durée ni projet et qui ne devient pas, un temps discontinu qui contribue à la fois à démultiplier et à ruiner l'activisme de la mémoire et, en conséquence,

⁵ François Hartog, « L'autorité du temps », *Études*, juillet-août 2009.

à hâter, je le redis, la mise en cause du passé. Ce pressentiment d'un hiatus explique sans doute la fièvre mêlée de lassitude qui a poussé tant de groupes sociaux et d'individus à stocker du souvenir avant qu'il ne soit trop tard, l'obligation intime qui nous a saisis de retrouver à tout prix et sur-le-champ des racines. L'écart culturel se creuse entre les générations, les valeurs républicaines sont en délicatesse, l'école ne joue plus assez son rôle de transmission, l'heure est au tout-culturel, au tout-pluriel et à la communication de masse, à la numérisation sans fin, au virtuel envahissant nos écrans et au déni du réel. Cette conjonction gomme les hiérarchies, elle brise la perspective ; elle délabre les grandes thèmes fédérateurs dont nous vivons depuis la III^e République, la nation policée, l'histoire laïcisée, la patrie des Droits de l'Homme, l'universalité des lumières et du progrès ; elle porte la société à cultiver leur envers, un patrimoine-spectacle inlassablement revisité, une identité en souffrance, une mémoire impulsive et parcellisée dont on feint de croire encore qu'elle reste porteuse d'une authenticité, d'une appartenance et d'une solidarité.

C'est ici qu'il faut introduire le phénomène le plus déroutant : le « sacre » du présent⁶ ou ce que François Hartog nomme le « présentisme ». Ce présent encombrant qui surplombe nombre de nos débats et combats de mémoire, c'est « ce qui est perçu et actuellement vécu » par chaque individu ou groupe à travers ce que nos sociétés nomment l'actualité produite d'abord par les médias, et qu'on nommait jadis le bruit ou la rumeur du monde. Ce présent, comme toujours, n'existe certes pas pour lui-même : chaque seconde écoulée l'engloutit dans le passé, chaque nouvelle seconde l'a fait précipiter avec l'à venir. Le présent en latin, c'est *prae esse*, être en avant, à la pointe toujours alluvionnée de la chaîne du temps : c'est, pour tout dire, un mot précaire et menacé, encerclé et toujours réduit. Et pourtant il semble être devenu le temps réel, celui que nous vivons.

C'est que les temporalités biologiques, psychologiques, professionnelles, sociales et même religieuses s'entrecroisent, c'est que les âges de la vie se bousculent et se chevauchent pour nous fabriquer du temps personnel, familial et social plus distendu et éclaté que naguère ; du temps où s'effacent les rites de passage et les scansion, où les impatiences et les accidents dérivent ou brisent le cours des vies, des mots et des choses. Si bien que la nouveauté postmoderne qui s'exhibe et s'exprime socialement aujourd'hui chez les êtres et les groupes humains est que le présent veut et pourrait bientôt se suffire à lui-même et qu'il nous tient dans sa nasse. Tout se passe, note le politologue Zaki Laïdi, comme si « *le présent autarcique voulait se substituer à l'idée de récit structurel de l'Histoire globale ou du récit statique de l'Histoire révélée, propre à toute communauté historique. (...) Il nous invite à nous inscrire non plus dans un récit temporel, mais dans*

⁶ Zaki Laïdi, *Le Sacre du présent*, Flammarion, 2000.

un réseau où l'espace dilaté aux frontières du monde aurait anéanti les dernières barrières de l'Histoire ». Plus de passé qui pousse, plus d'avenir qui guide, plus de progrès ni d'accidents qui déterminent : la certitude qu'il y a un cours fluvial du monde avec source et embouchure est niée ; le vécu, le proche, le réseau, l'immédiat, l'émotif s'imposent, dans une sorte d'état d'apesanteur temporelle. Et ce processus d'évincement de l'attente naît d'abord de l'individualisation des choix et des expériences, au plan social et psychologique, et de l'omniprésence de la technique et de la communication qui entretiennent l'obsession, répétitive et inépuisable, du vivre toujours plus individuellement dans la satisfaction toujours plus complète parce que plus immédiate.

Nous sommes sans doute surtout en train de vérifier ainsi, concrètement, une des plus fortes intuitions politiques de Tocqueville : l'homme démocratique, disait-il, pris dans son narcissisme et son exigence d'égalité, succombera un jour à un activisme qui parie trop sur la monotonie répétitive du présent et sur la quotidienneté et la proximité sécurisantes ; la vie collective, la vie sociale deviendront insensiblement, pour peu qu'elles aient été résolument inscrites dans le cycle de la production et de la consommation, dans le progrès linéaire de la richesse et du bien-être, deviendront « *une longue succession de petits actes très uniformes* » et se révéleront incapables non seulement d'avoir une histoire mais de faire l'Histoire. Si bien que, poursuit Tocqueville, l'homme démocratique, enfermé dans ses intérêts et craignant de perdre ses avoirs, préfère reproduire l'acquis, bégayer le même, plutôt que d'affronter la nouveauté et l'événement qui préfigureraient un avenir. Dès lors, conclut-il, « *le temps de la société démocratique qui se veut linéaire et progressif pourrait bien se révéler être, en réalité, un temps de l'oscillation, de la stagnation, dans lequel l'homme va et vient sur lui-même et où, tout en se remuant sans cesse, l'humanité n'avance plus. Au lieu du temps de la liberté, un non-temps, celui de la possession. Et non pas le temps d'une société humaine qui se posséderait elle-même, en choisissant sa propre voie, mais celui d'une humanité possédée par son propre reflet, prisonnière de lui, et suivant mollement le cours de sa destinée* »⁷.

Bref, s'affaisse puis s'effacera peut-être la perception d'une totalité sociale, d'un Nous maîtrisé, d'un fait collectif. Est ainsi désarmée l'ambition historique et sociologique qui nous venait du XIXe siècle et qui expliquait le monde par la durée, la cohérence sociale, la claire frontière entre le public et le privé, le dialogue plein d'espérances démocratiques entre le collectif et l'individuel. Oui, la tyrannie du présent s'impose aussi sur notre incapacité à comprendre ce qui peut encore unir les nouveaux individus, rois du vécu, c'est-à-dire, dans un imparable déroulement chronologique, successivement

⁷ Voir Agnès Antoine, *L'Impensé de la démocratie. Tocqueville, la citoyenneté et la religion*, Fayard, 2003.

rois de la consommation, de la « com » et déjà, ô combien, du « point.com ». Et gagnant du temps en pure perte.

3 - Pourquoi ?

Oui, comment sortir de la nasse du présent ? En travaillant, en lançant la réflexion. Et d'abord - c'est la seule réponse que vous font à cette heure les chercheurs, les intellectuels, les historiens - en diagnostiquant lucidement les causes de notre maladie de langueur de la temporalité et de la transmission.

Il y a, me semble-t-il, trois causes majeures de cette déshérence temporelle, de ce dépaysement temporel : Les médias et leur culture de masse. Ceux-ci ont été à la fois le moteur et la caisse d'enregistrement de la montée en puissance du présent dans nos sociétés, les temples de notre culte de l'instant, et il y a belle lurette que Mac Luhan l'avait dit : « *La télévision vit dans le présent, elle ne respecte pas le passé et a peu d'intérêt pour l'avenir* ». Mais cette propension aussi intrinsèque qu'instinctive a pris aujourd'hui le galop, dans la cascade des révolutions techniques et culturelles qui ont élargi depuis deux décennies l'audience du premier des médias : de média en multimédia, de multimédia en révolution numérique, c'est l'instantanéité de l'écran et la frénésie de stockage de la puce qui devient éternité⁸. « *La seule réalité de ce temps, c'est l'instant, vient de dire très justement Jean-Marie Cotteret. Le temps médiatique, surtout quand il retransmet en direct ou en pseudo-direct, est un temps programmé. Il n'a pas de soin de s'inscrire nécessairement dans une linéarité incluant le passé et le futur. Le temps du direct hypertrophie le présent. Les réactions qu'il entraîne sont de l'ordre de l'émotion* »⁹. Plus d'héritage transmis ni de but à atteindre, plus de mémoire pour boussole et compas, ou pour fil d'Ariane entre un amont et un aval : les médias tendent leur miroir à une société où chacun voit clapoter « la réalité de la réalité », un monde du *carpe diem* et du « tout, tout de suite », de l'urgence et de la vitesse pour règle, de l'émotion pour moteur de la représentation et de l'action. Or le sens de l'intérêt général, le sentiment d'une appartenance collective, de goût même de la démocratie et de l'autorité s'apprennent, s'expérimentent, vivent de ruptures et de continuités. Ils ne peuvent survivre et vivre que dans une durée et une mémoire, l'instantanéité les fragilise, un présent despotique les tétanise.

L'âge numérique, je le répète, en répandant l'immatérialité à profusion, est en train de démultiplier prodigieusement l'addiction-reine qui renforce l'immédiateté galopante : entrer sans cesse plus de données,

⁸ Voir Emmanuel Hoog, *Mémoire année zéro*, Le Seuil, 2009.

⁹ Jean-Marie Cotteret, *La Démocratie téléguidée*, Éditions Michalon, 2006, p.42.

stocker sans discernement, accumuler à l'infini des instantanés, des « infos » en boucle, des pulsions compulsives, de « clics » et des appels tout aussi compulsifs. Écoutons le vieux sage Georges Balandier : « *Les techniques de l'immédiat, de l'immatériel, l'informatique et la numérisation du monde changent radicalement le temps de la décision et de l'action, notamment pour les opérations économiques et financières qui se jouent sur des temps extrêmement réduits, quasi-nuls. La formule « temps réel » du langage informatique révèle à quel degré la réalité temporelle est celle du temps saisi sur le moment et sans durée, du quasi-immédiat. N'affaiblit en conséquence la perception du temps long, du temps de l'histoire, on perd presque aussi vite la référence au lieu et à l'espace réel* ». ¹⁰

2) Une deuxième raison, je le répète, explique notre dessaisissement : le décloisonnement des temps sociaux. Partons, voulez-vous, de quelques trivialités. Pourquoi tant d'êtres par ailleurs normalement constitués arment-ils leur téléphone mobile pour dire à peu près exclusivement, quel que soit l'objet de l'appel, « T'es où ? », « J'suis dans l'bus » ou « On s'appelle » ? Pourquoi le « temps des retraites » devient-il si élastique et sommes-nous entrés dans l'ère des « âges mobiles et des temps incertains » (Xavier Gaullier) ? Un sociologue américain caricature à peine en disant que « la société s'habitue à l'étudiant de 70 ans, au directeur d'université de 30 ans, au maire de 25 ans, à la grand-mère de 40 ans, au retraité de 50 ans, au père de 65 ans ayant un enfant en maternelle, à une mère de 85 ans qui s'occupe encore de son fils de 65 ans. Les normes et attentes concernant l'âge diminuent d'importance... » Pourquoi ? Tout bonnement parce que les cycles de la vie affrontent constamment, désormais, le décloisonnement des temps sociaux. Et parce que le mode de la production et de l'échange a changé, ô combien. Ainsi, note la sociologue Marie Wierink, « *au temps long des sociétés agraires, rythmées par la nature, le sacré ou les traditions, succède le temps collectif de l'emploi stable de la société industrielle fordiste, marqué par les chronométrages et les luttes sociales, puis le temps de travail flexible et la perméabilité des univers privé et professionnel de la société postindustrielle et de services* » ¹¹, avec toutes les conséquences que l'on sait sur le « vivre ensemble » social, familial et personnel.

C'est pourquoi on peut donc être célibataire et vivre en couple, indépendant et vivant chez ses parents, mi-retraité et mi-actif, étudiant et salarié, chômeur indemnisé et travailleur temporaire du « p'tit job ». La modernité, depuis le XVIII^e siècle, avait autonomisé et scandé les temps sociaux sur un rythme ternaire : l'éducation comme temps de formation, l'activité professionnelle comme temps de travail, la retraite comme attente

¹⁰ Georges Balandier, *Le dépaysement contemporain*, PUF, 2009, p. 162. Voir aussi *Le grand dérangement*, PUF, 2005.

¹¹ Voir « Temps sociaux : concordances et discordances », *Informations sociales*, 153, mai-juin 2009.

de la fin ; avec, tout au long de la vie, une séparation de plus en plus nette entre le temps public et le temps privé, un différentiel de durée entre le personnel, le familial et le collectif, l'affectif et le collectif. Ces temps-là, aujourd'hui, ne se succèdent plus aussi régulièrement et ils tendent souvent à s'imbriquer les uns dans les autres. Ainsi ne peut-on plus, comme autrefois, opposer frontalement temps de travail et temps libre : le temps de la vie professionnelle, ordinateur portable et Internet aidant, sans oublier le fameux mobile, marque de son empreinte le temps libre, et à l'inverse les valeurs du temps libre sont prises en compte dans l'entreprise, 35 heures aidant : où passe désormais la frontière, pour les classes moyennes des secteurs tertiaires et quaternaires surtout, entre temps privé et temps de travail ? On observe aussi de nombreux autres décalages : le début d'une carrière professionnelle demande du temps et de la mobilité au moment où la création d'une famille exige disponibilité et stabilité ; l'activité sexuelle précède de beaucoup l'autonomie financière et celle d'une cellule familiale ; la préretraite arrive alors que les compétences et les possibilités sont encore intactes ; la longueur de l'éducation d'un enfant dépasse souvent la durée de la stabilité familiale ; la formation tout au long de la vie ne suit pas le rythme des reconversions au travail ; on recherche moins Dieu et ses églises que les « coïncidences significatives » et les spiritualités à la carte.

3) Les spiritualités à la carte, justement : notre désarroi temporel vient aussi du changement de statut que la religion et le religieux ont pris désormais dans notre espace public et privé. Historiquement, rappelons-le, ce fut bien la religion majoritaire, « catholique et romaine » comme on disait, qui avait tracé la plus ancienne « lignée croyante »¹², celle qui après maints affrontements avec l'esprit des Lumières et un dénouement des tensions dans le sacrifice massif de la Grande Guerre de 14-18, avait conflué et couru de conserve avec la mémoire nationale. La déprise non seulement religieuse (la montée de l'islam et des formes exotiques de la croyance individuelle et communautaire) mais morale (sur la sexualité et plus généralement l'évolution des mœurs et de la personne) et culturelle (la sécularisation et la consommation outrepassées) du catholicisme depuis un demi-siècle sur la société (et d'abord par le tarissement humain des sources rurales de la foi, de l'appartenance et de l'attente) avait semblait-il été assez ravageuse pour qu'on ait cru qu'en matière de mémoire collective la laïcisation l'avait emporté, en bonne fidélité aux Lumières progressistes et à une République à l'esprit et au modèle laïque qu'on supposait indéfiniment conquérants.

Or voici qu'ont surgi d'affreux doutes qui ont accru encore notre confusion mémorielle. Et si achoppait la notion de « désenchantement du monde » tel que Marcel Gauchet nous l'a exposé, si volontiers accepté

¹² Danièle Hervieu-Léger, « La lignée croyante en question », *Espaces-Temps*, 74-75, 2000.

jusqu'ici au nom de la modernité, du progrès, de l'avenir, de la sécularisation bénéfique et de la laïcité ? Et si un « ré-enchantement » du monde s'annonçait ? Si la privatisation de la religion scellée par la Séparation de 1905, renforcée par la fin de la lisibilité sociale de « la religion de nos pères » chez « la fille aînée de l'Église » aux églises désertées et aux paroisses moribondes, ne contentait plus les croyants et même quelques incroyants ? Si la mémoire commune dépérissait aussi parce que notre rapport personnel et collectif à la vie et à la mort est trop largement sorti du registre religieux, que le temporel a été déboîté de l'éternel ? Voyez l'immensité des questions de bioéthique soulevées aujourd'hui et l'évolution foudroyante, comparée à la durée granitique des cimetières de village, du rapport à la mort !

Surtout, considérons bien en face, surtout, le refus, chrétien ou agnostique de souche, de l'antique « bonne mort » et de sa récapitulation de la vie, notre occultation et notre déni si modernes de la mort, avilie, néantisée et sans « signature mémorable »¹³, la fin publique et personnelle du respect du sacré à travers nos morts et leurs traces, l'emballement du rapport strictement matérialiste et individualiste à la mort, avec la montée conjointe du souci d'euthanasie pour échapper à la déchéance fatale et du souhait d'extinction de l'idée même d'au-delà et de résurrection par la crémation du corps (28 % en 2006, contre moins d'un sur cent en 1980, et pas seulement pour des raisons financières) ! Et si, même caricaturée par un pitoyable antichristianisme de dérision, notamment dans les médias, la religion - quelle qu'elle soit - continuait non seulement à relier les hommes entre eux par l'âme mais donnait aux sociétés, même sécularisées jusqu'à l'os, leur respiration temporelle, celle qui unit, selon elle, une Parole initiatrice, un héritage institué en église à une Attente et un Salut ? Car, note Régis Debray, « *une société que nul sur-monde ne viendrait hanter frôlerait vite l'hébétude, tel un chat empêché de rêver* ». ¹⁴

Qu'en conclure ?

¹³ Voir Damien Le Guay, *Qu'avons-nous perdu en perdant la mort ?*, Paris, Le Cerf, 2003 et Fabrice Hadjadj, *Réussir sa mort. Anti-méthode pour vivre*, Paris, Presses de la Renaissance, 2005.

¹⁴ Régis Debray, *Les Communions humaines. Pour en finir avec « la religion »*, Fayard, 2005, p. 105.

Que la mémoire, nous rappelle Pierre Nora, « *n'est plus ce qu'il faut retenir du passé pour préparer l'avenir qu'on veut ; elle est ce qui rend le présent présent à lui-même* ». Elle aide le présent à se rengorger, ni plus ni moins. La mémoire collective nationale, plus erratique, mise sous cellophane patrimoniale, objet de médiation, de communication ou de tourisme, participe elle aussi du postmoderne, de cette configuration nouvelle du temps social où, comme le dit Michel Maffesoli, « *le lieu fait lien* » pour les électrons libres que nous sommes devenus.

Cette mémoire prise dans le présent révèle le grand syndrome démocratique en version de Tocqueville : la société peine à admettre qu'elle est héritière - consanguine ou immigrée, peu importe - de quelque chose ; et pourtant elle ne peut pas se satisfaire, sous peine de déchoir, de la propension à faire l'autruche que lui impose l'omnipotence du présent. Elle refuse donc (depuis mai 68 ?) non seulement l'héritage mais aussi l'« *art d'hériter* ».¹⁵

Bref, il n'y a pas autant qu'on le dit et le pense trop souvent, de « tyrannie mémorielle », ni d'emprise malade du passé sur nos fureurs, nos rêves ou nos comportements. Nous sommes, dit Balandier, « *à l'aboutissement d'une culture de l'archive et de la mémorisation (...) Nous sommes depuis peu mais vite jetés dans l'actualité d'une culture qui s'élabore grandement par les machines et les systèmes de l'immédiat* »¹⁶, dans un monde en « *grand dérangement* », où la blogosphère peut se substituer à l'immémorial en chacun d'entre nous et à l'histoire chez les peuples les mieux câblés au village planétaire aux logiques combinées de Wikipedia et de Google. Bref, nous vivons sous une « dictature du court terme » qui n'a que faire d'une mémoire commune, une dictature de la fluidité sociale et de la pluralité culturelle qui emporte chaque être séparément, sans lien apparent ni hérité avec les autres ; une dictature de l'apparence et de l'immédiat en continu qui à l'évidence a du mal à construire et nourrir la relation de chacun à autrui. D'où l'énorme enjeu éducatif : la coupure de courant de la temporalité, la panne de transmission ont déclenché la panne d'éducation, la crise du sens et des savoirs¹⁷. Et la difficulté croissante à trouver les mots pour le dire.

Ce désordre du temps nous mène à mettre en cause l'autorité du temps passé, à récuser aussi bien le *mos majorum*, l'*historia magistra vitae* et la *restitutio* des Anciens, le temps nouveau de la Promesse, le passé dépassé et progressiste des Renaissances et des Lumières. Dès lors, ayant révoqué l'autorité du passé comme celle du futur, nous sommes en attente

¹⁵ Alain Finkielkraut, « L'art d'hériter à la fin du XXe siècle », dans Bernadette Bricout dir., *Mémoires du siècle*, Le Seuil, 2003.

¹⁶ Voir Georges Balandier, *op. cit.*, p. 195.

¹⁷ Voir Marie-Claude Blais, Marcel Gauchet et Dominique Ottavi, *Conditions de l'éducation*, Stock, 2008.

d'une nouvelle *restitutio*, nous sommes hantés par l'idée d'avoir néanmoins à nous mettre en état de rendre ce que nous avons reçu. Rendre à qui, sinon à nous-mêmes ? Ainsi vient le moment que nous vivons, celui du patrimoine, du musée, de la maison d'histoire, de l'apprentissage en classe du « fait religieux » ou du « fait artistique », le moment du hors-sol temporel, du culturel plus que de l'historique, de l'émotionnel et du spirituel, du moral et de esthétique plus que de l'institutionnel ou du sacré.

Il est impossible, nous le sentons bien, d'avoir un dernier mot aussi abrupt. Il faut donc, sans pessimisme, résolument garder l'espoir que nous pouvons retrouver, ensemble, par le travail, une mémoire créatrice de durée, celle qui rend l'homme créateur de temps lui aussi, à l'égal de Dieu.

Augustin disait encore : « *Les temps sont mauvais, disent les hommes. Soyons bons et les temps seront bons. Car c'est nous qui sommes le temps* ». C'est donc à nous d'œuvrer, partout où nous pouvons et où nous en sentons l'ardente obligation. C'est très exactement ce que nous faisons aujourd'hui, ici même, escortés par Péguy, Jean Moulin et l'abbé Franz Stock. Pour inscrire dans des lieux, dans des créations humaines un tissage, une texture temporels. Pour attendre en paix, avec Péguy, « *Quand l'homme reviendra dans son premier village* ».

« Faire mémoire en mémoire de Franz Stock : la condition d'une histoire vivante »

Jean-Paul Deremble

C'est un véritable défi que d'intervenir sur ce thème de la mémoire quand aujourd'hui précisément nous faisons mémoire de Franz Stock, ce matin lors de l'Eucharistie célébrée dans le lieu même et selon les modalités de son témoignage le plus éclatant, cet après-midi durant ce colloque qui veut approfondir les conditions de la mémoire. Franz Stock mérite une mémoire de qualité qui fasse crédit de l'importance de son message, une mémoire vive, une mémoire vraie.

Une mémoire qui engage l'histoire du temps présent comme Franz Stock lui-même a engagé l'histoire de son temps dans une vérité qui se révèle durable. Aurons-nous, en faisant mémoire de Franz Stock, la même intensité de vie que celle qui fut la sienne ? Notre mémoire sera-t-elle à la hauteur de son projet de vie ? Aurons-nous le même désir d'une histoire offerte à la durée dans la promesse d'une réconciliation christique ?

1 - L'acte de mémoire dans une dynamique d'actualisation

Il s'agit bien ici de définir l'acte de mémoire dans une dynamique d'actualisation. L'enjeu est de taille parce que, comme Jean-Pierre Rioux l'a

bien mis en évidence¹⁸, l'acte de mémoire ces derniers temps est certes largement sollicité mais aussi malheureusement dévoyé. Nous ne sommes pas en manque de commémorations, d'anniversaires, de monuments, de reconstitutions historiques, mais au final cette manière de faire mémoire ne produit pas les effets attendus d'engagement dans le temps présent, au contraire elle fige la mémoire dans son passé sans l'ouvrir à son présent. Par exemple, lors des journées du patrimoine qui exaltent tant la mémoire, on va verser une larme sur le lavoir du village fraîchement restauré, sans que cela ne change rien à notre façon de vivre, C'est l'histoire d'un jour et cela ne change rien au présent qui est exposé plus que jamais à son accélération oublieuse des lenteurs du temps passé au profit d'une modernité inquiétante.

Nous savons aujourd'hui conserver, une proposition de loi de J.-F. Mancel¹⁹ assimile même les réserves d'un musée à des « stocks », qu'il conviendrait de réduire en bonne gestion d'une entreprise commerciale. Jacques Rigaud, dans un rapport²⁰ au ministre de la Culture, a vivement dénoncé une telle conception des réserves. Il n'en demeure pas moins que le nombre des œuvres conservées augmentent considérablement. D'une façon plus générale l'esprit de la conservation est à ce point dominant qu'il est souvent impossible d'adapter des lieux historiques à de nouveaux usages et que l'on préfère le maintien d'un cadre historique désaffecté à l'adaptation de ce cadre à de nouvelles pratiques. Le déplacement d'un autel dans une église, par exemple, pose des problèmes la plupart du temps insurmontables. On « monumentalise », on « sanctuarise » des lieux dans un état historique idéalement défini sans tenir compte de la vie qui impose des adaptations permanentes. On semble préférer un lieu mort figé à un lieu vivant en évolution. Ce goût pour le passé peut finalement être considéré comme douteux, dans la mesure où il ne serait qu'un exutoire pour s'affranchir d'un engagement dans le temps présent. Du fait que le rapport entre les réalités passées et les exigences du présent n'est pas travaillé, on acte finalement une séparation entre les temps du passé et celui du présent. Il y aurait d'un côté l'héritage, auquel on se garde bien de toucher pour le garder en l'état, et qui ressemble comme le dit Pierre Nora « à ces coquilles sur le rivage, quand la mer se retire »²¹, et d'un autre côté les accélérations de la modernité qui font fi des traditions.

¹⁸ Jean-Pierre Rioux, *La France perd la mémoire*, Paris, Perrin 2006. Id, « la mémoire collective » in J.-P. Rioux et J.-F. Sirinelli (dir), *Pour une Histoire culturelle*, Le Seuil, Paris, 1997, p. 325-353.

¹⁹ Proposition du 27 septembre 2007, suite à une lettre de Nicolas Sarkozy d'août 2007.

²⁰ Rapport de Jacques Rigaud du 6 février 2008 à propos de la question de l'inaliénabilité des œuvres dans les Musées. Ce rapport n'a pas été officiellement reçu ... !

²¹ Pierre Nora, *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1984, tome 1, « La République », introduction, p. 29

2 - Qu'est-ce qu'une vraie mémoire ?

Il s'agit donc, de notre point de vue, de réconcilier passé et présent dans un lien vital de dépendances réciproques, ce qui suppose une définition opérante de la mémoire. Qu'est-ce qu'une vraie mémoire ?

Comment ne pas évoquer Mnémosyne, fille de la Terre et du Ciel, cette déesse aimée de Zeus, qui enfanta les neuf Muses, les émanations des arts. Autrement dit la mère Mnémosyne incarne le lien entre la Mémoire et la Création. Ce qui valide l'acte de mémoire, c'est l'acte de création. Que serait cette Mnémosyne, forte de toute une mémoire accumulée, si elle n'avait pas enfanté la plénitude des arts dans ces neuf Muses au nombre particulièrement symbolique²² de la perfection ? Les Muses, encore aujourd'hui, président à notre univers culturel, ne serait-ce que par les Musées qui en sont comme l'incarnation vivante. Les Muses si vivantes, nous inspirent ce goût de la création sans lequel l'histoire ne serait bientôt qu'un sépulcre d'antiquités.

Ce rapport de la chose ancienne vers la réalité nouvelle, ce lien d'engendrement du passé vers le présent, et pas le contraire, suppose d'avoir suffisamment investi le passé pour le conduire vers sa destinée d'incarnation présente. L'objectif est bien de créer, pour honorer la tradition qui a déposé en nous une puissance de vie qui doit sans cesse s'actualiser. Il s'agit bien d'habiter ce qui nous précède pour le transmettre, non pas comme une chose morte, mais bien comme une flamme vive, toujours ravivée par l'engagement dans le temps présent, pour éviter qu'elle ne s'éteigne dans le seul souvenir stérile. Il en va comme d'un acteur qui interprète pour la nième fois un texte écrit de façon définitive, il donne et redonne vie à un texte d'origine, qui resterait lettre morte, inaudible, sans son jeu toujours enflammé. On parle même à propos d'une mise en scène novatrice ou d'une interprétation musicale inédite, d'une création, non pas que les interprètes ou les acteurs inventent une nouvelle œuvre, mais parce qu'ils la font vivre comme à un premier jour.

La tendance nostalgique de la remontée du présent vers le passé, plus sécurisante que la prise de risque qui consiste à donner vie au passé, est une impasse qui accuse une différence irréductible entre l'aujourd'hui et ce qui existait hier dont on constate alors le caractère dépassé. L'accélération du progrès a vite fait de rendre obsolète les usages d'hier, à quoi bon se lamenter des disparitions irréversibles ? Il est vrai que cette accélération produit du passé en quantité, pour la première fois on change, dans le temps

²² C'est Hésiode qui fixa ce nombre de neuf (Théogonie: 75-915), Cléo, la Poésie épique et l'Histoire, Thalie, la Comédie, Erato, la poésie lyrique, Euterpe, la Musique, Polhymnie, les Hymnes, Calliope, l'Eloquence, Terpsichore, la Danse, Uranie, l'Astronomie, Melpomène, le Chant

d'une génération, plusieurs fois de critères. Alors que pendant des milliers d'années, par exemple les hommes n'ont pas dépassé la vitesse du cheval, soudain en un siècle, la vitesse a été multipliée par dix, puis par cent, puis par mille. Très vite tout se démode, on jette de plus en plus d'objets devenus en un temps record inadaptés, doublés par des instruments plus performants. Certes le progrès a toujours existé, mais la rapidité accrue de ses manifestations est un fait nouveau. D'où la question de tous les conservateurs face à l'impossibilité de tout conserver : que faut-il conserver ? L'enregistrement des données du passé absorbe des énergies de plus en plus importantes qui diffèrent la nécessité de s'engager dans le temps présent. Auparavant, on conservait ce qui servait encore, aujourd'hui on conserve ce qui ne sert plus. Paradoxalement notre modernité galopante est entravée par le poids des conservatismes de tout poil.

3 - La destinée du patrimoine est dans l'héritage

La référence au passé n'est donc positive que si elle vécue comme le désir d'un réenfantement, comme un désir de donner la vie. Mais comment cela peut-il se faire ? La fonction même de la tradition est dans sa transmission, La destinée du patrimoine est dans l'héritage dont il est l'objet, et l'héritage est nécessaire pour permettre aux générations plus jeunes de prendre leur essor. L'héritage suppose précisément la mort du père, il indique la coupure²³ vitale entre les générations qui partent et celles qui arrivent. Le transfert d'une propriété implique une dépossession de l'ancien qui en avait la charge au profit d'un plus jeune qui en assume désormais la responsabilité. Ainsi va la vie, si le père retient le patrimoine, la vie ne s'écoule pas. Mais quand le père envisage son héritage, il sait qu'il va mourir et qu'il ne survivra que par cette transmission en ses héritiers. Le patrimoine n'a de valeur que par sa transmission. Ce qui n'est pas évident dans un contexte où, on l'a vu, on insiste plus sur la conservation que sur la transmission. Et même quand la transmission est sereinement envisagée, il faut accepter le transfert d'une propriété, qui ne sera pas conservée en l'état, mais réinvestie par le biais d'usages nouveaux, que le père ne contrôlera pas. Il en va de la liberté de l'héritier qui assume ses responsabilités dans une tension entre la fidélité au père et la nécessité de faire face aux exigences de l'actualité. C'est le sens de la Parabole des Talents²⁴ : le fils qui a stérilement gardé le talent reçu sans le faire fructifier pour le conserver en l'état est dit « très mauvais serviteur », tandis que les deux autres qui ont pris des risques d'entreprise et de valorisation sont bénis parce qu'ils ont osé le

²³ c'est l'étymologie du mot héritage, séparer, couper, tandis que l'engendrement implique plutôt la continuité générationnelle.

²⁴ Matthieu, 14, 25-30

réinvestissement et finalement gagné une nouvelle valorisation. Le premier fils voit même son talent jalousement gardé perdu ; autant dire qu'un patrimoine uniquement conservé est perdu, comme mort, tandis qu'un patrimoine investi est fécond et ouvert sur l'avenir.

La pensée d'une tradition vivante implique donc une volonté de non-retour vers le passé et un engagement absolu dans le futur. La logique de l'écoulement du temps, comme celle d'un fleuve, implique de ne pas chercher à endiguer le cours du temps, mais au contraire d'en accompagner le transit vers la destinée de tout ce qui existe, à savoir en avant. On peut trouver dans l'histoire de la pensée plusieurs modèles de représentations de cet impératif de l'avenir sur le passé. Ainsi dans la cathédrale de Chartres, et dans la pensée médiévale dans ses lignes de faite les plus assurées,²⁵ les exemples abondent pour démontrer le lien vital qui unit le passé au futur. Les innombrables figures de vieux²⁶ dans les statues et les vitraux, qui incarnent la longue tradition de l'attente du Messie n'ont d'autre fonction que d'annoncer la naissance d'un enfant, depuis Abraham dans sa vieillesse, en passant par Isaïe, jusqu'à Siméon que l'art vieillit à souhait pour renforcer le contraste entre son grand âge et l'enfant qu'il accueille dans ses bras dans le moment même de son abandon à la mort. Précisément c'est au moment de la mort que la révélation d'une naissance accomplit le processus de la vie, non dans son immobilisation dans une immortalité trompeuse, mais dans une transmission, une naissance. Aujourd'hui nous sommes persuadés d'être d'abord jeunes et de finir vieux, dans la Bible c'est le contraire, la fin de l'histoire est dans la naissance d'un enfant Emmanuel, même quand on est vieux. Surtout quand on est vieux, car la vieillesse, qui pourrait paraître aux yeux des mortels un obstacle à la génération, est l'occasion de sublimer les limites et de renverser les évidences. Toute la tradition est tendue vers ce moment de révélation de Noël. Une image particulièrement remarquable, dans la rose Sud de la cathédrale, résume ce thème récurrent du MA, on y voit les quatre grands prophètes portant sur les épaules quatre jeunes évangélistes, pour bien montrer le lien de dépendance entre la longue tradition de l'Ancien Testament et la nouveauté de l'Évangile, dans le sens d'une supériorité du Nouveau Testament sur l'Ancien. Cette image fait écho à la parole de Bernard de Chartres rapportée par Jean de Salisbury : « Bernard de Chartres disait que nous sommes des nains assis sur les épaules des géants, afin de pouvoir voir plus loin qu'eux, non que cela nous soit permis de toute manière par l'acuité de notre vision ou par la hauteur de notre taille, mais parce que nous sommes soulevés et enlevés vers les hauteurs par la grandeur des géants. »²⁷. Tout est dit de la complémentarité entre le passé et le futur, « soulevé et enlevé par la grandeur des géants »,

²⁵ Léopold Génicot, *Les lignes du faite du Moyen Âge*, Tournai Casterman, 1961 (3^{ème} éd).

²⁶ Jean-Paul Deremble " Les vieux dans la cathédrale", in *Gérontologie et Société*, n° 49, Juil. 1989.

²⁷ Jean de Salisbury, *Metalogicon*, III, PL CXCIX.

ceux qui nous précèdent. La grandeur de l'Ancien ne serait finalement pas grand chose sans la nouveauté, si minuscule soit-elle, et réciproquement la modernité, si souvent prétentieuse, ramperait au ras du sol sans son enracinement dans la longue histoire qui la précède. La Tradition par elle-même n'est pas suffisante, elle a besoin de son actualisation pour s'accomplir et réciproquement le présent tire sa sève du passé sans lequel il ne serait que le présent d'un jour.

La joie de la mémoire est dans ce qu'elle fait fructifier. Apprendre une langue par exemple, c'est enregistrer un vocabulaire, une syntaxe et une grammaire déjà solidement établis, mais le plaisir serait maigre si l'apprenti en langue n'osait à son tour parler et ne se lançait dans une production verbale pour communiquer et créer de nouvelles relations. Apprendre de mémoire un texte, savoir par cœur une poésie, c'est pour la faire vivre avec le brio d'un acteur capable de ressusciter les textes les plus anciens dans des contextes inédits, comme si cela venait effectivement de son cœur.

4 - La mémoire s'épanouit au croisement des trois temps

La mémoire s'épanouit donc au croisement des trois temps du passé, du présent et du futur, elle les articule l'un à l'autre selon un processus de contraction²⁸ qui donne au passé d'être dans le présent en même temps que le futur. Saint Augustin parlait déjà des trois temps de l'histoire comme un seul temps, le présent qui les récapitule tous. «On ne peut dire, à proprement parler, qu'il y ait trois temps, le passé, le présent et le futur ; mais peut-être serait-il plus juste de dire : " Il y a trois temps, le présent des choses passées, le présent des choses présentes, le présent des choses futures "»²⁹. Ainsi conçue, toute expérience de l'histoire est une formidable école de maturité et d'accomplissement. Il suffit d'une pédagogie vigilante pour empêcher d'en rester à un seul temps, mais pour au contraire s'efforcer de les conjuguer en permanence selon une dynamique qui non seulement va d'arrière en avant, mais aussi du bas vers le haut, selon le précepte évangélique : « il vous faut renaître d'en haut »³⁰. Saint Paul invite sans cesse à convertir les choses de la terre et du passé en réalités nouvelles d'en haut : « Tendez vers les réalités d'en haut, et non pas vers celles de la terre », et encore : « revêtez l'homme nouveau »³¹. Une formule du Moyen Age, dans le beau vitrail de la Passion de Châlons-en-Champagne, redit toujours ce même désir de nouveauté par opposition au monde ancien qui n'a pas réussi

²⁸ Gilles Deleuze, *Différence et répétition*, Paris 1968.

²⁹ Saint Augustin, *Confessions* Livre XI, chap XX, 26.

³⁰ *Jean*, 3,3, anothén en grec, de nouveau, d'en haut.

³¹ Saint Paul, *Épître aux Colossiens*, 3,9.

à donner la lumière dans sa plénitude : « Quod vetus intulit, alter Adam in cruce fixus »³². Déjà Raoul Glaber, dans sa célèbre Chronique de l'an mil, opposait le vieux (vetus) monde au monde nouveau, caractérisé par un blanc manteau (vestus) ecclésial.

On pourrait à l'envi aligner des citations médiévales, toutes de nature typologique, pour montrer combien ce monde aspirait à la nouveauté tout en revendiquant son enracinement dans la longue tradition biblique et classique. Aujourd'hui, tiraillés entre une mémoire trop tournée vers le passé et le besoin de se donner à la modernité, il nous faut développer des pédagogies de la commémoration qui n'incitent pas à une fuite dans le passé, mais bien à un engagement dans le temps présent. Le simple fait de visiter un monument, par définition *memento* du passé, active des émotions et des compréhensions dans l'instant présent, offertes à la durée. Du moins est-ce dans ce sens qu'il faut conduire la visite du monument. Encore le guide doit-il être sensible à la réception du monument par les visiteurs, afin d'accompagner les effets du ressenti et ainsi faire écho à l'événement qui va s'inscrire de façon durable dans la mémoire du visiteur. La correspondance est subtile, elle ne se fait pas mécaniquement terme à terme ; le guide peut très bien raconter le monument, tandis que le visiteur, dans le même temps, se crée son monde intérieur en combinant impressions, ressentis subjectifs et informations objectives. L'articulation des différents temps du présent relève d'un processus complexe qui n'obéit pas à la stricte chronologie de l'écoulement du temps : des retours en arrière sont projetés en avant, tandis que des utopies sont déjà actées dans le passé, dans une contemporanéité totale. De cette alchimie des temps du présent, découle une conscience évoluée de l'histoire de l'humanité, qui nourrit les responsabilités de chacun face à son destin. Parlons plutôt de contrat reliant les trois temps, dans lequel les échanges sont multiples, incessants, à la manière d'un organisme vivant qui se nourrit des apports extérieurs, les transforme et produit à son tour du vivant, dans une marche en avant confiante.

La reprise de l'ancien en nouveau pour engendrer l'avenir conditionne toute création. Les artistes contemporains, même les plus affranchis de toute tradition, vivent de ce rapport au passé, ne serait-ce que pour rompre avec lui. Il serait faux de penser qu'une création, même la plus provocante, puisse se faire sans un rapport plus ou moins conflictuel avec le passé. On a pu observer ce phénomène lors de l'exposition sur Picasso et ses Maîtres³³ ; Picasso, dont on ne peut douter de l'extraordinaire modernité, connaissait parfaitement son histoire de l'art et n'a cessé de dialoguer avec elle pour

³² On retrouve les mêmes termes dans une polyphonie d'Aquitaine, du 12^{ème} siècle, *Gaudia debita, temporis orbita, redidit orbi, Quod vetus intulit, alter Adam tulit, editus orbi, Nos igitur, cuius colitur, natalis in orbe, Benedicamus domino. Paris BnF, ms lat 3549 et 3719. Interprété par l'ensemble Organum de Marcel Pérès.*

³³ *Picasso et ses Maîtres*, exposition du Grand Palais, Paris, 8 oct 2008- 2 février 2009.

imposer son style totalement original. C'est parce qu'il était profondément imprégné de ses maîtres qu'il a pu s'en distinguer. Mais là encore le préjugé de la modernité fonctionne malheureusement pour faire croire que la nouveauté n'existe qu'en totale indépendance. Ce genre de raisonnement sans fondement dans l'histoire, contribue à creuser le fossé entre la modernité qui ne relèverait que d'elle-même et le passé qui ne serait que passé. La transmission des valeurs passe par une traduction³⁴, qui pour une part est une trahison, mais pour l'essentiel est une mise à jour inédit d'un capital ancien. En un mot une transformation. Une distance se creuse entre l'original et sa copie ou sa reprise dans une forme plus ou moins fidèle, mais plus actuelle, mais cette distance est l'espace où peut se penser le rapport entre le lien de continuité et le lien de rupture qui conditionne toute création. Il n'y a pas d'option entre les deux liens, ce n'est pas ou la continuité ou la rupture, ce sont les deux qu'il faut penser dans un même mouvement dialectique. Nos sommes donc aux antipodes d'une pensée simpliste qui ferait coïncider la mémoire avec la continuité et la création avec la rupture, un tel simplisme est mortel pour la mémoire et catastrophique pour la création. Il y a une continuité et dans cette continuité il y a une rupture et réciproquement. La continuité joue le rôle d'une matrice qui enfante, sans pour autant retenir l'enfant afin de permettre la rupture qui conditionne une vie nouvelle autonome. Tout phénomène de vie se caractérise par une réception et une intégration, une transformation durant le temps d'une gestation et une distanciation, et une production de l'ordre d'une création.

5 - La mémoire est essentiellement un acte

Concrètement la mémoire est essentiellement un acte, qu'il faut entendre dans toutes les virtualités du concept : l'actualisation, l'action, l'acteur. Loin d'être un plaisir facultatif, l'acte de mémoire structure mon identité dans une histoire en trois dimensions. La nécessité de traduire l'héritage en engagement implique la mise en place de deux repères, un du côté de la continuité, l'autre du côté de la rupture.

Du côté de la continuité, il est indispensable de célébrer, de ritualiser, de symboliser d'une manière ou d'une autre la réception de l'héritage. Les journées du Patrimoine peuvent peut-être faire fonction d'un début de célébration, mais ce n'est pas suffisant. Ce n'est pas une fois de temps en temps qu'il faut se remémorer ce que nous devons aux anciens, mais de façon régulière, pour ancrer notre embarcation exposée à toute sorte de vents, dans une solide tradition. « Qu'as-tu que tu n'aies reçu ? et si tu l'as

³⁴ Paul Ricoeur, *Sur la traduction*, Paris Bayard, 2004. Umberto Eco, *Dire presque la même chose. Expériences de traduction*, Paris, Grasset 2007.

reçu, pourquoi te glorifier comme si tu ne l'avais pas reçu ? »³⁵. La ritualisation doit atteindre son niveau symbolique, c'est-à-dire permettre une intégration en profondeur des racines, une incorporation de l'héritage.

Mais pour assurer la plénitude du processus de mémoire, un deuxième signe se positionne : le signe de la création. « Qu'as-tu fait de ce que tu as reçu ? »³⁶. C'est la question à poser à chaque réception pour valider la responsabilité engagée dans une création. Chaque lieu de mémoire doit inciter à la création en ménageant des espaces adaptés à l'expression innovante. A quoi bon transmettre si les héritiers ne font rien de leur héritage ? Que vaudrait un enseignement s'il ne débouchait sur une production personnelle de l'élève ? Le temps de la restitution est trop souvent différé pour mieux favoriser, pense-t-on, la réception des connaissances d'abord, c'est-à-dire surtout leur accumulation. Pourtant l'expérience montre qu'on apprend mieux avec l'exigence d'une transmission. Le réflexe de la restitution, de la production créatrice, conditionne les bons apprentissages, il faut le solliciter le plus tôt possible.

Ainsi quand je visite le passé (pour parler à la première personne qui s'implique, en attendant d'instaurer un nous plus communautaire), je le fais toujours à un moment présent : grâce aux vestiges conservés par le temps et surtout par mon désir de connaître les faits et gestes de ceux qui m'ont précédé, j'actualise parfois des milliers et des milliers d'années. L'acte de mémoire n'est pas pour moi une fuite dans une histoire révolue, mais bien le moyen d'entrer dans l'histoire et d'assurer sa continuité. Peu importe la quantité d'événements conservés, peu importe ce que j'ai oublié, seule compte l'évocation puissante et sensible d'une impression, d'une couleur, d'un monument, d'une chronologie ... passés, car à cet instant un nouveau présent s'éveille, riche de l'intensité particulière de la durée.

En me remémorant des pages entières du passé, ou plus simplement encore en laissant librement revivre ce passé dans les souvenirs qu'il veut bien laisser filtrer, c'est l'histoire qui se poursuit à travers moi pour être livrée à d'autres qui viennent recevoir de ma mémoire les gages de l'avenir. Y-aurait-il une suite s'il n'y avait pas les traces sinueuses du chemin déjà parcouru ? Par la mémoire, je deviens cet avant qui me projette en avant de moi, ce qui me précède en effet s'entend aussi bien pour ce qui est derrière moi que pour ce qui est devant moi. Avant moi devant s'entendre dans une tension de qui est avant moi et de ce qui est en avant de moi³⁷. Et cette magie d'un passé et d'un avenir qui se rejoignent dans le présent toujours à conquérir, c'est la transmission qui l'accomplit. Par ma mémoire sollicitée,

³⁵ Saint Paul, *1 Corinthiens*, 4, 7.

³⁶ « Qu'as-tu fait de ton frère ? » *Genèse*, 4,9.

³⁷ « Derrière moi vient un homme qui est passé devant moi parce qu'avant moi il était. » (Jean 1, 29-30).

l'immensité d'un passé s'écoule vers son futur, ce que je connais vers ce qui reste à connaître et la vie déjà accomplie vers celle qui renaît.

Quand la fin d'un monde s'impose parce qu'il passe et meurt, un autre surgit, reçu, connu et transmis, parce que si j'ai aimé ce passé, j'aime encore davantage ce qu'il devient à travers moi pour les suivants. Au gré des escales dans le temps, je fais mémoire, je fais l'histoire, je fais la vie. Quelle meilleure formulation trouver que cette parole engageante : « Vous ferez cela en mémoire de moi »³⁸ ? C'est dans ce « faire » que la mémoire trouve son achèvement

Non pas un Franz Stock muséifié, mais un Franz Stock vivant par nos engagements

Si aujourd'hui nous voulons maintenir vivant l'héritage de Franz Stock, c'est en empruntant la voie d'un faire mémoire qui engage les héritiers, que nous sommes, à poursuivre son témoignage, dans des contextes différents, selon des modalités nouvelles, mais avec toujours la même passion d'un accompagnement de l'humanité souffrante, avec la même volonté de reconstruire une civilisation blessée par la violence aveugle sur des bases plus solides de fraternité évangélique. Non pas un Franz Stock momifié ou muséifié, mais un Franz Stock vivant par nos engagements, jusque dans les barbelés barbares les plus insurmontables.

³⁸ *Matthieu*, 26, 26-28, et *1 Corinthiens*, 11, 23-26